Zola est le grand prêtre, et qu'il faut aborder, en se bouchant le nez et armé d'une pelle, d'un balai et de désinfectants ; derrière lui marchent une tribu de jeunes lévites qui exagèrent les défauts du maître, imitent ses verrues, grossissent ses monstruosité, érigent en principes ses extravagances, divinisent ses pensées les plus nauséabondes.

Dieu soit loué ! Ces messieurs ne règnent pas encore tout-à-fait et plus d'un commence à regimber contre leur domination. Le volume que M. Richepin vient de publier sous le titre les *Blasphèmes !* a produit un sentiment de stupeur et de dégoût dont j'augure bien ; mais sans aller aussi loin, il est d'autres écrivains, très-nombreux, qui laissent horriblement à désirer et dont les œuvres contiennent bien des pages malsaines : le bien et le mal y sont mêlés de la façon la plus habile, la morale la plus pure y côtoie la corruption la plus raffinée, leurs auteurs se préoccupent non de frapper juste, mais de frapper fort, leur jugement repose sur des bases chancelantes, et leur psychologie me semble une psychologie d'hôpital. Du talent, ils en ont beaucoup, mais ils l'emploient un peu au hasard : tant mieux s'ils tombent sur la vérité, et tant pis s'ils tombent sur l'erreur. Encore une variété de la littérature de décadence, et je ne demande pas que tous nos romans soient de ceux dont la mère permettra la lecture à sa fille, mais serait-ce trop exiger de vouloir qu'on n'en bannisse pas l'idéal, l'amour du beau et du bien, que l'honnête homme y fut intéressant et eût parfois le dernier mot ?

En ce moment, les romans pleuvent comme grêle, et paraphrasant l'invocation de Boileau à Louis XIV, j'aurais bien envie de prier messieurs les écrivains de ménager un peu le lecteur qui pourrait bien cesser de lire.